

Al-Azmeh, Aziz (1990) *Ibn Khaldun*. Londres, Routledge, 176 p.
(ISBN 0-415-03-5988)

Jean-Roch Perron

Volume 36, numéro 97, 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022258ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022258ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

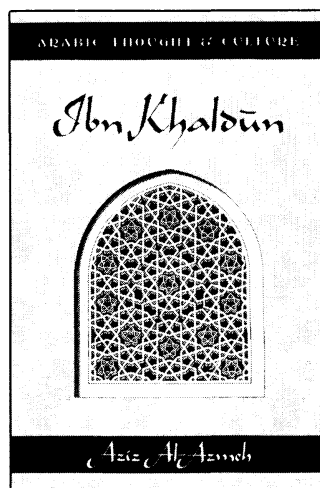
1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Perron, J.-R. (1992). Compte rendu de [Al-Azmeh, Aziz (1990) *Ibn Khaldun*. Londres, Routledge, 176 p. (ISBN 0-415-03-5988)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 36(97), 124–125. <https://doi.org/10.7202/022258ar>

AL-AZMEH, Aziz (1990) *Ibn Khaldun*. Londres, Routledge, 176 p.
(ISBN 0-415-03-5988)



Au niveau de la pensée universelle, on sait la place qu'occupe Ibn Khaldoun (1332-1406): le point de départ de l'histoire en tant que science, au sens où on l'entend aujourd'hui. Longtemps ignoré dans les milieux occidentaux — mis à part les «orientalistes» et encore! — l'historien et géographe tunisien est de plus en plus l'objet de la sollicitude des spécialistes en sciences humaines en zones francophones mais, davantage et depuis plus longtemps, en milieux anglo-saxons. L'étude que signe le professeur Aziz al-Azmeh de l'université d'Exeter illustre, à sa manière, cet engouement.

Quand Ibn Khaldoun présente son *magnum opus*, il lui donne le titre de *Discours sur l'Histoire universelle*. Il ajoute qu'il a divisé son ouvrage en une introduction et trois livres. Ses idées, ses conceptions de l'histoire, ses méthodes, Ibn Khaldoun les a exprimées surtout dans son introduction (*Muquaddima*) mais aussi dans son premier livre, de sorte que l'introduction et le premier livre peuvent être considérés comme un seul ensemble qui explique, justifie les deux autres, plus spécialement réservés, selon que l'indique Ibn Khaldoun, à l'histoire des Arabes (livre troisième) et des Berbères (livre quatrième).

Dans son essai, le professeur Aziz met l'accent sur le contenu de l'introduction et du premier livre que l'on peut bien, encore une fois, considérer comme un tout. Une des thèses majeures qu'il désire ainsi dégager est que l'oeuvre d'Ibn Khaldoun s'explique prioritairement par les conceptions elles-mêmes que possédait Ibn Khaldoun de l'histoire, conceptions qui sont le reflet direct de son temps et de son milieu arabo-islamique.

Comment parvient-il à en établir la preuve? Prioritairement par l'analyse du langage qu'il s'applique à décrypter. L'auteur prend d'abord la précaution, dans des pages préliminaires, de rappeler quelques éléments biographiques, pour mieux situer Ibn Khaldoun dans son siècle et dans son espace. S'ouvre ensuite le premier chapitre qui analyse le discours, mais dans sa stricte dimension historique pour en extraire le sens. L'auteur a ici fort peu à faire pour démontrer que la conception de

l'État chez Ibn Khaldoun est le reflet, la résultante du contexte culturel dans lequel il a évolué. Ce milieu de vie, le climat culturel arabo-islamique, est la clef qui ouvre la porte sur l'explication qu'Ibn Khaldoun se fait de la civilisation. Cette dernière est en réalité celle du pouvoir s'identifiant dans l'État mais dont le modèle achevé est la monarchie d'une famille régnante, étape suprême, parachevée pour ainsi dire, qui coiffe des étapes préalables que sont le bédouinisme, la vie sédentaire et la vie urbaine. L'histoire narrative que rédige Ibn Khaldoun dans ses livres troisième et quatrième n'est que la transposition de cette structure conceptuelle à la fois puisée et appliquée aux Arabes de l'Afrique du Nord.

Dans son chapitre deuxième, l'auteur avance encore et essaie de démonter le mécanisme du *muquaddima*, non pas, cette fois, en se basant sur le contexte historique et tout ce que ce dernier peut apporter, mais sur la sémantique, en dégagant les principaux paradigmes explicatifs du discours. Cette démarche, qui se veut pourtant plus éclairante, réussit-elle à nous révéler l'homme davantage, à nous faire voir un Ibn Khaldoun sous un jour nouveau? C'est loin d'être sûr. Ainsi, par exemple, en dépit d'efforts plus que louables de la part de l'auteur, le fameux concept de *asabiya*, c'est-à-dire cette force qui, entre autres, selon Ibn Khaldoun, préside à la promotion du nomadisme à l'étape achevée de l'État (donc, pour lui, de la civilisation elle-même) et assure son rayonnement, ne dépasse guère en contenu ce que d'autres ont essayé d'y mettre. L'idée de le traduire par la notion d'esprit de corps ou de groupes (notions proches sinon identifiables à nos yeux avec le *wa japonais*) est loin d'être neuve.

L'auteur termine son analyse par une étude de la vision que les contemporains d'Ibn Khaldoun ont eue de lui. Or, en son temps, on sait que l'auteur du *Muquaddima* est passé inaperçu à l'exception d'un auteur, Ibn Al-Azraq, qui était juge (*gadi*) à Grenade.

L'ouvrage du professeur Aziz al-Azmeh demeure une contribution intéressante, positive aussi peut-être, mais qui se situe néanmoins dans la grande évolution de la pensée contemporaine, surtout dans le monde anglo-saxon. Dans l'effort pour connaître un auteur et sa pensée, l'accent a cessé d'être placé, ainsi que l'on sait, sur le sujet lui-même et a été reporté sur les modalités objectives externes — ou retenues comme telles — qui renvoient à l'auteur lui-même. Parmi ces modalités objectives, on sait aussi que le langage a été particulièrement retenu. Un temps considéré comme une panacée en sciences humaines, on admet aujourd'hui les limites de ce procédé de connaissance. L'ouvrage du professeur Aziz ne fait que confirmer ce verdict.

Jean-Roch Perron
Département d'histoire
Université Laval